



**Citation:** Philip Rieder (2023). Entrer en contact avec sa clientèle: la rubrique médicale du «Journal de Genève» (1787-1791). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 43-54. doi: 10.36253/ds-14156

**Copyright:** © 2023 Philip Rieder. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

**Data Availability Statement:** All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

**Competing Interests:** The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

**Edited by:** Valentina Altopiedi.

Periodicals and Health in the 18th Century

## Entrer en contact avec sa clientèle: la rubrique médicale du «Journal de Genève» (1787-1791)

PHILIP RIEDER

*Université de Genève*

**Abstract.** In summer 1787, the physician Louis Odier accepted to write articles for the weekly newspaper, *The Journal de Genève*, published by a learned society of which he was a member. Writing every week for the first six months and regularly afterwards, he invited his readers to consider the main diseases present at that moment, offering plenty of theoretical information and some practical advice. He used his column to advertise a personal campaign for free inoculations for poor people, but also to promote the consultation of doctors and downplay other healers. The analysis of the contents of his articles reveals how he sought to convince new clients to use his services and that he also used the newspaper to address issues he would have been embarrassed to discuss in private with his patients. The exchanges between the physician-journalist and readers were complex, fuelled by letters written to the newspaper about the medical content. One thing is certain: Louis Odier himself rapidly realised that writing in the newspaper was a successful way of enhancing his practice as a local physician.

**Keywords:** medical journalism, medical practice, popularisation, public health, medical publicity.

---

Le savoir sur la santé est avidement convoité à la fin de l'Ancien Régime et ce à plusieurs titres. L'optimisme ambiant et la confiance croissante dans le pouvoir de la raison incitent les contemporains à attendre beaucoup de la médecine. Les malades cherchent activement des renseignements pour comprendre leur état et, surtout, pour identifier la meilleure solution thérapeutique. Les soignants, pour leur part, qu'ils soient agrégés dans un corps constitué ou indépendants, s'efforcent de proposer les meilleures thérapies possibles. Le savoir médical se trouve ainsi tiraillé entre des logiques de dissimulation inhérentes à la possession par un individu ou un groupe professionnel de savoirs et de savoir-faire spécifiques, la volonté de ces groupes de profiter de cet atout sur le marché médical et les attentes des malades. La tension en soi n'est pas nouvelle, de nombreux remèdes secrets sont commercialisés par des particuliers depuis la Renaissance et le savoir médical, autrefois confiné au latin et au grec, se donne à lire de plus en plus souvent dans des langues vernaculaires<sup>1</sup>. Le projet d'apporter un soutien médical à un public

---

<sup>1</sup> A la Renaissance, le vernaculaire est employé dans des contributions originales sur la peste et des champs pratiques: chirurgie, pharmacie, anatomie comparée. H. Stone, *The French Language in*

large a beau être contenu par des intérêts corporatifs, il s'accompagne de la velléité apparemment altruiste d'apporter des secours aux malades isolés – soit essentiellement les résidents de la campagne – ou alors, à ceux qui étaient financièrement dans l'incapacité de bénéficier de services rémunérés ou de remèdes coûteux. Le public de lecteurs est toujours séduit davantage par les publications sur la santé et le corps<sup>2</sup>. La progression exponentielle du nombre de publications médicales à la fin de l'Ancien Régime en témoigne<sup>3</sup>. Au-delà du monde du livre, des contenus médicaux trouvent aussi une place dans les nombreux almanachs, affiches et périodiques en circulation, et cela bien avant la Révolution<sup>4</sup>. La presse hebdomadaire et quotidienne qui se développe à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle n'est pas en reste. Là, la diffusion permet l'établissement d'un discours de soignants avec des soignés, offrant un véritable dialogue difficilement réalisable dans d'autres formats de publication<sup>5</sup>. On y trouve régulièrement des requêtes ou des commentaires à la fois de patients et de soignants<sup>6</sup>.

Renaissance Medicine, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», 15, 1953, pp. 315-346: 20.

<sup>2</sup> Voir notamment A. Carlino et M. Jeanneret, *Vulgariser la médecine: du style médical en France et en Italie (XVIe et XVIIe siècles)*, Droz, Genève 2009, pp. 20-21. Sur les livres de vulgarisation médicale dans le contexte francophone, voir M. Laget, *Les livrets de santé pour les pauvres aux XVIIe et XVIIIe siècles*, «Histoire, Économie et Société», 3, 1984, pp. 567-582; R. Rey, *La vulgarisation médicale au XVIIIe siècle: le cas des dictionnaires portatifs de santé*, «Revue d'histoire des Sciences», 44, 1991, pp. 413-433; C. Verry-Jolivet, *Les livres de médecine des pauvres aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les débuts de la vulgarisation médicale*, in *Maladies, médecines et sociétés*, éd. par F. Touati, L'Harmattan, Paris 1993, pp. 51-61.

<sup>3</sup> Sur la pression de publier, lire: P. Rieder and M. Louis-Courvoisier, *Enlightened physicians: setting out on an elite academic career in the second half of the eighteenth century*, «Bull Hist Med», 84, 2010, pp. 578-606: 598-600.

<sup>4</sup> J.-F. Viaud, *Médecine traditionnelle populaire et informations "éclairées" sur la santé. Le mélange des genres dans les almanachs du XVIIIe siècle*, «Le temps des médias», 23, 2014, pp. 13-15; L.H. Curth, *The Medical Content of English Almanacs 1640-1700*, «J Hist Med Allied Sci», 60, 2005, pp. 255-282; L.H. Curth, *Medical advertising in the popular press: almanacs and the growth of proprietary medicines*, «Pharm Hist», 50, 2008, pp. 3-16; G. Feyel, *L'annonce et la nouvelle la presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Voltaire Foundation, Oxford 2000, p. 1165.

<sup>5</sup> Le courrier adressé à des auteurs comme Tissot atteste de l'existence de demandes ponctuelles pour des problèmes médicaux qui ne sont pas couverts. Il est possible que ces requêtes influencent l'auteur dans la préparation de nouvelles éditions. P. Rieder et V. Barras, *Ecrire sa maladie: les lettres à Tissot*, in *Tout autour de Tissot*, éd. par M. Louis-Courvoisier et V. Barras, Georg, Genève 2001, pp. 201-222.

<sup>6</sup> La présence de questions de santé dans la presse est omniprésente. On y trouve aussi bien des récits d'épisodes de santé de figures célèbres P. Rieder, *La figure du patient au XVIIIe siècle*, Droz, Genève 2010, pp. 61-64; J.-B. Fressoz, *La médecine et le "Tribunal du public" au XVIIIe siècle*, «Hermès, La Revue», 73, 2015, pp. 21-30: 26; la presse relaye également les nouveautés médicales et surtout, de la publicité. Jean-François Viaud retrace l'introduction de publicités médicales dans les péri-

Au sein de cette production émerge la rubrique médicale publiée dans le premier journal hebdomadaire de la région genevoise, le *Journal de Genève*.

La tradition savante de Genève, à la fois un lieu de production et de diffusion de savoirs, n'est pas étrangère à la nature de la rubrique rédigée par le docteur Louis Odier (1748-1817)<sup>7</sup>. Entre le premier périodique littéraire genevois en 1693, *Les dépêches de Parnasse*, et la fin de l'Ancien Régime, la région lémanique connaît en un siècle un nombre impressionnant de publications périodiques. Les contenus sont essentiellement littéraires, scientifiques et mondains<sup>8</sup>. En 1787, le *Journal de Genève* est le premier journal hebdomadaire de la ville, un journal clairement influencé par le jeune quotidien, le *Journal de Paris* (1777-1840). De fait, le journal parisien s'impose comme le modèle pour les deux journaux mis sur pied dans la région romande à cette époque: le *Journal de Lausanne* (1786-1792) et le *Journal de Genève* (1787-1792). Le *Journal de Paris* se déploie sur quatre feuilles avec deux tableaux sur la première page, la première avec l'éphéméride solaire et la seconde avec des relevés météorologiques, suivis d'une série de rubriques: belles-lettres, spectacles, avis, etc. offrant au lecteur à la fois des nouvelles locales et des contributions littéraires et savantes. Jean Lanteires l'éditeur et auteur actif du *Journal de Lausanne*, et les membres de la Société des Arts responsables du *Journal de Genève*<sup>9</sup>, adoptent un format similaire pour leur journal respectif. Les relations entre les deux journaux romands et le *Journal de Paris* ne se limitent pas à la forme; les journaux romands n'hésitent

diques à partir du deuxième tiers du XVIIe siècle. Colin Jones et Lawrence Brockliss insistent sur le développement de la publicité médicale par la presse (spécifiquement les *Affiches*) au XVIIIe siècle. Le constat de l'omniprésence de publicités médicales dans la presse a été fait pour la Grande Bretagne: J.-F. Viaud, *Le malade et la médecine sous l'ancien régime. Soins et préoccupations de santé en Aquitaine XVIe - XVIIIe siècles*, Fédération historique du sud-ouest, Bordeaux 2011, pp. 216-221; L. Brockliss and C. Jones, *The Medical World of Early Modern France*, OUP, Oxford 1997, pp. 643-658; R. Porter, *Laymen, doctors and medical knowledge in the eighteenth century: the evidence of the 'Gentleman's Magazine'*, in *Patients and practitioners: lay perceptions of medicine in pre-industrial society*, ed. by R. Porter, CUP, Cambridge 1985, pp. 283-314: 292.

<sup>7</sup> B. Weber, *Cinq siècles d'imprimerie à Genève, 1478-1978 pages d'histoire composées, illustrées, imprimées et reliées par des maîtres et compagnons en hommage aux praticiens d'un noble corps de métier*, [Société suisse des imprimeurs], Genève 1978; R. Sigrist, *La nature à l'épreuve: les débuts de l'expérimentation à Genève (1670-1790)*, Classiques Garnier, Paris 2011.

<sup>8</sup> Pour une liste voir J.-D. Candaux, *Les gazettes helvétiques. Inventaire provisoire des périodiques littéraires et scientifiques de langue française publiées en Suisse de 1693 à 1795*, in *L'étude des périodiques anciens Colloque d'Utrecht*, éd. par M. Couperus, A.-G. Nizet, Paris 1972, pp. 126-171.

<sup>9</sup> Une société de savants et d'artisans genevois active dans la promotion de l'industrie et des arts à Genève.

pas à reproduire des articles ou des articles du journal parisien<sup>10</sup>, et même à emprunter des articles l'un à l'autre<sup>11</sup>.

### 1. LE JOURNAL DE GENÈVE

Lancé le 4 août 1787, le *Journal de Genève* paraît sans interruption jusqu'au 31 juillet 1791, livrant dans l'intervalle 209 numéros au public. Le journal reprend à la fois les ambitions et la posture de la Société pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures, une société fondée avec l'accord des autorités politiques conservatrices en 1776 par deux hommes: un membre de l'élite intellectuelle, Horace-Bénédict de Saussure et un membre de l'élite économique Louis Faizan. La société avait pour finalités de soutenir la fabrique horlogère genevoise et de promouvoir le développement de nouveautés techniques; c'est une société d'émulation comme il y en avait alors dans toute l'Europe<sup>12</sup>. Les membres de la jeune société sont des savants, des entrepreneurs et des artistes, répartis en deux comités, le premier occupé d'horlogerie et des secteurs liés, alors que le second se charge de questions l'agronomie. De fait, les sujets abordés vont au-delà de ces champs pour comprendre des questions d'économie domestique, d'assistance et d'hygiène; en somme toute question qui peut bénéficier des apports de la raison et des savoirs nouveaux (histoire naturelle, chimie, mécanique) suscite l'intérêt de la société<sup>13</sup>. Les travaux sont interrompus en 1782 en raison des troubles politiques que connaît alors la République genevoise. La reprise en 1786, une fois la crise passée, est l'occasion d'un véritable renouveau. De nouveaux comités sont créés (chimie, rédacteur, dessin et mécanique). Le Comité rédacteur est chargé de «tout ce que la Société pourra désirer de rendre public par la voie de l'impression»<sup>14</sup> et logiquement, chargé de gérer un nouvel organe, crée par la société sous l'impulsion de Jacques Paul, le *Journal de Genève*. L'intention affichée dans le prospectus est de donner accès à tout habitant de Genève aux «connaissances usuelles pour tous

les jours et pour tous les individus»<sup>15</sup>. Jacques Paul, un mécanicien reconnu et dont «le Public approuve depuis longtemps les connaissances et l'exactitude» selon le prospectus, est annoncé comme le principal rédacteur. Les autres auteurs sont pris parmi les membres de la Société<sup>16</sup>. Une notice glissée à la fin du premier numéro et signé par le rédacteur, Jacques Paul, confirme l'intention première de publier «ce qui paraissait le plus propre à être utile dans Genève au plus grand nombre des personnes qui la liront»<sup>17</sup>. L'ambition est grande et témoigne d'une visée mélioriste qu'il est difficile d'envisager de manière apolitique. Le rôle politique joué par la société et ses membres demande à être éclairci; pour ce qui est du contenu du *Journal de Genève*, un objectif non-explicité semble avoir été d'éviter toute question politique.

La première souscription aurait été couverte par 400 personnes selon une source<sup>18</sup>, une autre source bien renseignée fait état de plus de 600 souscripteurs après neuf mois d'activité<sup>19</sup>. Le prix de la souscription est de 6 livres et 12 sols tournois<sup>20</sup>. C'est bien plus que ne pourrait mettre un manouvrier; le lectorat attendu est celui des milieux aisés (bourgeois et artisans) de la ville, et comme toujours, le lectorat effectif est difficile à évaluer, mais il fut certainement plus vaste que le nombre de souscripteurs: comme ailleurs, les journaux se prêtent et se lisent à plusieurs, voire en groupe constitué. La diffusion prend d'autres voies encore. En septembre 1787, à peine un mois après le premier numéro, les numéros du *Journal de Genève* sont proposés à la location dans la *Feuille d'avis de Genève*<sup>21</sup>. Ce début prometteur cède le pas, dès 1790, à des difficultés de trésorerie et à la désertion de souscripteurs touchés par la crise qui s'abat alors sur Genève<sup>22</sup>. Si en 1790 un don anonyme permet la poursuite des activités, l'épuisement de cette somme en juillet 1791 entraîne l'interruption définitive du journal.

Le *Journal de Genève* est d'apparence austère (voir fig. 1), en adéquation avec la vocation savante et sérieuse de la Société des Arts. Alors que les deux tableaux de la première page du *Journal de Paris* occupent une demi-page (puis un quart) et le tableau inséré sur la première page du *Journal de Lausanne* ne prend que quelques

<sup>10</sup> Par exemple, le *Journal de Lausanne* (abrégé désormais JdL) reproduit des extraits du *Journal de Paris*: JdL 23.12.1786, p. 18 et 3.2.1787, p. 43.

<sup>11</sup> Par exemple, le 1<sup>er</sup> septembre, le JdL reprend un extrait d'un voyage de Horace-Bénédict de Saussure publié dans le *Journal de Genève* (abrégé désormais JdG): JdL, p. 179.

<sup>12</sup> Voir S. Wenger, *Encourager la nouveauté? Aux origines de la Société pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures de Genève*, «xviii.ch», 9, 2018, pp. 19-31; J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *Saussure et la Société des Arts*, in *H.-B. de Saussure (1740-1799). Un regard sur la terre*, dir. par R. Sigrüst, Georg, Genève 2001, pp. 433-434.

<sup>13</sup> Voir J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *H.-B. de Saussure*, cit., pp. 440-443.

<sup>14</sup> Cité dans J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *H.-B. de Saussure*, cit., p. 441.

<sup>15</sup> *Prospectus d'un Journal de Genève*, [Genève], [1787], p. 1.

<sup>16</sup> Ivi, p. 4.

<sup>17</sup> L'orthographe des citations est modernisée. JdG, le 4.8.1787.

<sup>18</sup> Ami Dunant cité dans J.-D. Candaux, *Le Journal de Genève*, in *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr>, consulté le 18.05.2023.

<sup>19</sup> Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 4.4.1788.

<sup>20</sup> *Prospectus d'un Journal de Genève*, cit., p. 4.

<sup>21</sup> Le prix n'est pas mentionné (*Feuille d'avis de Genève*, 5.9.1787, p. 427).

<sup>22</sup> Selon Louis Odier, la baisse de souscripteurs est conséquente dès la seconde année. BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 16.9.1788.

NUMERO 4.

## JOURNAL DE GENEVE.

Samedi 25 Août 1787.

Aout.	Barometre.		Thermometres.		Hygrometre.		Electrometre.	
	Force de 24 h.							
10	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
11	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
12	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
13	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
14	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
15	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
16	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
17	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
18	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
19	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
20	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
21	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
22	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
23	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
24	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
25	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
26	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
27	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
28	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
29	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
30	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
31	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100

Fig. 1. Première page du *Journal de Genève* du 25 août 1787. *Journal de Genève*, 25 août 1787, p.13 [Gf359 (12)] © Bibliothèque de Genève.

centimètres, la page de titre du *Journal de Genève* se réduit à une succession de tables de relevés de données sur l'environnement physique et météorologique (soit les relevés pris grâce au baromètre, au thermomètre, à l'hygromètre, à l'électromètre), mais également des observations sur l'état du ciel, la direction du vent, la pluie en 24 heures, l'évaporation en 24 heures, la température du lac, la déclinaison de la boussole, les heures du midi solaire, du lever et du coucher du soleil, du lever et du coucher de la lune, la position des planètes (jusqu'au 31 janvier 1789), l'humidité de la terre (dès le 7 février 1789) sans oublier les tables avec des informations utiles aux habitants de la ville (soit l'heure de la fermeture des portes, le prix de différentes denrées, le cours des changes de Genève et le salaire journalier des ouvriers de campagne). La première page, régulièrement décrite comme la «page de chiffres» contribue à la réputation savante, voire ennuyeuse du journal<sup>23</sup>.

La deuxième page contient des informations locales: les prix de l'argent et de l'or, l'horaire des bateaux, des

<sup>23</sup> JdG, les 8.03.1787 et 22.03.1787, pp. 43 et 52.

nouvelles provenant de l'office d'état civil (mariages, décès, émancipations), le résultat des élections, les jours fériés, les règlements et les avis publics. La liste des morts qui clôt cette série est suivie par des considérations sanitaires: c'est le début de la rubrique médicale tenue par le docteur en médecine Louis Odier, alors secrétaire et membre actif de la Société des Arts<sup>24</sup>. C'est aussi pendant de nombreux mois le premier texte suivi du journal. La rubrique médicale paraît systématiquement du 4 août 1787 jusqu'au 19 avril 1788, soit pendant plus de neuf mois. Odier est le seul médecin à assurer une présence régulière dans les colonnes du journal. Il se nomme à différentes reprises et le lecteur régulier ne peut ignorer qu'il en est l'auteur. Au cours de la première année, il publie 46 contributions sur la santé dans les 52 numéros et cela en dépit d'une baisse notable de ses contributions à partir de mai 1788. En septembre de la même année, il explique à un correspondant qu'il n'y publiera «plus autant d'articles de médecine, parce que la plus grande partie du public en murmurait»<sup>25</sup>. La rédaction cherche à pallier ce retrait avec des articles tirés d'autres périodiques, notamment la *Gazette de santé*, en publiant des avis de lecteurs sur des questions médicales et ceux d'autres membres de la société. Par la suite, Odier publie encore ponctuellement des textes, une participation qui se limite à 12 articles au cours des deux années suivantes. En définitive, sur les quatre ans du journal, il est l'auteur de 58 textes sur les 105 «unités rédactionnelles» concernant la médecine, pour reprendre la catégorie proposée par Gilles Feyel, soit un ensemble comprenant des annonces, des avis, des lettres et des articles<sup>26</sup>.

La rubrique médicale d'Odier n'a pas le monopole sur les questions médicales. La dernière section du journal comprend une succession hétéroclite de textes rapportant «les avis et les découvertes qui serviraient aux progrès du Commerce et des Arts, ou qui éclaireraient l'Economie domestique dans Genève»<sup>27</sup>. Différents auteurs se succèdent pour nourrir cette section, également alimentée par des extraits d'autres journaux, des articles envoyés par des savants et par le courrier des lecteurs<sup>28</sup>. Au sein de ces contributions, le lecteur trouve

<sup>24</sup> Il était alors trésorier de la société et membre de la section de chimie. Les rédacteurs du journal étaient Jean Sénebler, Horace-Bénédict de Saussure, Marc-Auguste Pictet, Louis Odier, Pierre Prevost et Henri-Albert Gosse (R. Sigrist, *Les origines de la Société de physique et d'histoire naturelle* (1790-1822), SPHN, Genève 1990, p. 8).

<sup>25</sup> BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 16.9.1788.

<sup>26</sup> Feyel, *L'annonce*, cit.

<sup>27</sup> JdG, le 4.8.1787.

<sup>28</sup> Pour les lettres de lecteurs, voir ici même plus bas. Les extraits d'autres périodiques touchent à des questions sanitaires variées: le 7 juin 1788 paraît la *Recette du vinaigre des quatre voleurs* de la *Gazette de san-*

des sujets médicaux rédigés par des membres du corps médical comme les chirurgiens Pierre Fine, Louis Jurine et Jean-Pierre Terras ainsi que quelques auteurs anonymes. Un «membre de la Faculté», par exemple, publie un article sur la rage<sup>29</sup>. Les textes médicaux embrassent des sujets savants, des remèdes efficaces<sup>30</sup> ou des questions sanitaires particulières (la rage, les inhumations précipitées, la noyade, les empiriques)<sup>31</sup>.

## 2. UN MÉDECIN JOURNALISTE

Au regard des périodiques contemporains, la principale spécificité de la rubrique médicale du *Journal de Genève* est, outre sa régularité, d'avoir été rédigée par un seul médecin-journaliste<sup>32</sup>. Louis Odier est un homme curieux et ambitieux et sa présence au sein d'une assemblée de naturalistes n'a rien d'étonnant à la fin de l'Ancien Régime<sup>33</sup>. La rubrique présente une posture professionnelle cohérente: le médecin adopte une voix d'autorité qui tend à rompre avec la polyphonie chaotique qui caractérise le contenu médical d'autres périodiques contemporains<sup>34</sup>. Louis Odier est alors un père de famille respecté âgé de 39 ans. En tant que praticien, il cherche à s'imposer sur le marché médical. La progression régulière de ses revenus médicaux à partir de son établissement à la fin de l'année 1774, tend à suggérer la réussite de ce projet. En été 1787 cependant, il est préoccupé par sa situation financière et s'inquiète pour l'avenir. Alors que les premières éditions du journal sont en préparation, il constate une baisse dans son activité. Un mois avant la parution du premier numéro, le 2 juillet 1787, dans une lettre adressée à sa femme en cure à Spa, il fait état de son malaise:

---

té et le 2 août 1788, des *Remarques sur les effets salutaires de l'exercice de la nage* prise de la même *Gazette de santé*.

<sup>29</sup> JdG, le 26.7.1787.

<sup>30</sup> Les épines du frêne, par exemple, sont proposées par un lecteur pour leur capacité à soulager des maux de dents (JdG, le 20.9.1788).

<sup>31</sup> Voir M. Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre": médecine et physique dans le "Journal de Lausanne" (1786-1792)*, Antipodes, Lausanne 2006.

<sup>32</sup> Gilles Feyel a relevé l'impact que pouvait avoir l'investissement régulier d'un médecin dans des publications (affiches) régionales (*L'annonce*, cit., pp. 1166-1167).

<sup>33</sup> Nombre de médecins sont aussi des naturalistes et membres de sociétés savantes. Voir D. Roche, *Le siècle des Lumières en province académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, thèse, Paris 1978; L. Brockliss and C. Jones, *The Medical World of Early Modern France*, Clarendon Press, Oxford 2001, pp. 392-393.

<sup>34</sup> Porter *Laymen*, cit., pp. 292-295; Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., pp. 150-151; E. Andrews, *Between Auteurs and Abonnés: Reading the Journal de Paris, 1787-1789*, «Journal of the Western Society for French History», 37, 2009, <http://hdl.handle.net/2027/spo.0642292.0037.009>, consulté de 10.9.2022.

*Je vois que Dunant<sup>35</sup> fait tous les jours quelques nouveaux progrès à mon préjudice. J'ai su [par] ex[emple] qu'il avait acquis la pratique du conseiller [Pierre] Lullin<sup>36</sup> qui autrefois paraissait avoir toute sa confiance en moi. Cela me fait de la peine, et m'inquiète d'autant plus que l'argent ne vient pas. Je n'ai reçu pendant tout le mois de juin que 182 louis courants 4 sols et 9 deniers; et je suis en arrière de plus de 300 louis courants de ce que j'avais l'année passée dans cette saison. Cela m'inquiète pour l'avenir et cela me peinerait de perdre la confiance que j'avais obtenue<sup>37</sup>.*

Son inactivité perdure. «Toujours peu de malades» se plaint-il encore deux semaines plus tard<sup>38</sup>. Depuis Spa où elle est en cure, sa femme Andrienne Odier Lecointe cherche à le rassurer en lui suggérant des explications possibles: la multiplication de ses activités, ses prises de position politiques et son habitude de se moquer de certains malades en seraient au moins partiellement responsables<sup>39</sup>. En conséquence, elle lui conseille de réduire ses activités non-médicales. Il devrait aussi se mettre en avant: «puisque l'on aime les charlatans, il faut apprendre à l'être»<sup>40</sup>. Aux fins de redresser son activité, elle lui suggère une stratégie:

*j'avais pensé (mais peut-être est-ce très mal pensé) qu'un avis sur la feuille par lequel tu parlerais des avantages de l'inoculation et que persuadé du bien qu'elle peut faire et que sachant que quelques familles sans fortune renvoyait à cause de la dépense, tu le ferais gratis pour tous les pauvres ou les gens qui ne sont pas en état de payer, qu'ils n'auraient qu'à venir chez toi à certaine heure ou jour désigné<sup>41</sup>.*

Elle lui propose d'insérer une annonce dans la *Feuille d'avis de Genève*, une publication bi-hebdomadaire contenant des avis, des informations et des annonces particulières<sup>42</sup>. Dans sa réponse rédigée à la fin du mois de juillet, son mari se défend<sup>43</sup>. Il ne renonce pas à ses activités à Société des Arts et accepte même de participer au dernier de ses projets, le *Journal de Genève*. Cela étant, s'il ne publie pas l'annonce que sa femme lui propose dans la *Feuille d'avis*, il l'insère sous une autre

---

<sup>35</sup> Charles Dunant (1744-1808).

<sup>36</sup> Pierre Lullin (1712-1789) était un bon client. Entre 1782 et 1785, il avait réglé trois factures importantes pour lui-même ou un membre de sa maisonnée (soit plus de 50 livres courants).

<sup>37</sup> BGE, Ms. fr. 4155, Louis Odier à Andrienne Odier Lecointe, Genève, le 2.7.1787.

<sup>38</sup> Ivi, le 17.7.1787.

<sup>39</sup> Pour une analyse détaillée: P. Rieder, *Le monde médical des Lumières. Louis Odier (1748-1817)*, PUF, Tours 2021, pp. 113-114.

<sup>40</sup> BGE, Ms. fr. 4155, Andrienne Odier Lecointe à Louis Odier, Spa [le 14.07.1787].

<sup>41</sup> *Ibidem*.

<sup>42</sup> Elle paraît le mercredi et le samedi.

<sup>43</sup> BGE, Ms. fr. 4155, Louis Odier à Andrienne Odier Lecointe, le 20.7.1787.

forme dans la troisième livraison du *Journal de Genève*: en prenant pour prétexte la mort de plusieurs enfants de la petite vérole, il encourage les parents à inoculer leurs enfants et promet la mise en place d'inoculations gratuites pour les pauvres. Le médecin se met en avant à peu de frais en se nommant et en précisant qu'il avait lui-même eu «le bonheur d'inoculer ses quatre enfants et près de 200 personnes sans accident»<sup>44</sup>. Ce coup de publicité est assorti de l'engagement à «rendre le même service et à donner ses soins aux enfants des pauvres qu'on lui adressera, sans exiger d'autre récompense que le plaisir de les sauver d'un grand danger»<sup>45</sup>. L'adoption d'une telle posture philanthropique était commune en médecine. Elle rend le dévouement du médecin visible et doit contribuer à attirer des clients aisés<sup>46</sup>. La campagne d'inoculation est lancée immédiatement et est soutenue par une série d'articles engagés qu'il publie entre septembre et décembre 1787. En rendant compte de la progression de l'épidémie, il répète inlassablement la nécessité de faire inoculer les enfants. Le 1<sup>er</sup> décembre 1787, il se réjouit du succès de sa campagne, près de 500 inoculations réalisées en trois mois: «on n'avait jamais vu à Genève autant d'inoculés à la fois»<sup>47</sup>. Il répète à souhait que l'inoculation était la seule mesure préventive efficace, avouant à demi-mot son exaspération un mois plus tard: «Que penserait-on des gens qui ayant le choix de deux loteries dont les lots seraient égaux, mais dans l'une desquelles il y aurait trente fois plus de billets blancs que dans l'autre, préféreraient celle où la chance d'un bon lot serait trente fois moindre?»<sup>48</sup>.

La petite vérole, comme d'autres questions de santé publique, est une justification évidente à la diffusion de données médicales dans la presse. Diffuser d'autres conseils ne va pas de soi. Comme nombre de médecins de sa génération, l'attitude d'Odier face à la vulgarisation demeure ambiguë. Critique du populaire *Avis au peuple sur sa santé* de Samuel Auguste Tissot, mais aussi des tentatives de jeunes médecins de se mettre en avant, Odier n'est pas convaincu par le principe, pourtant enseigné par son professeur John Gregory, que le partage des savoirs avec des non-médecins pouvait contribuer au développement du savoir médical<sup>49</sup>. Il est jaloux des pré-

rogatives des docteurs et peu enclin à inciter les lecteurs à l'automédication.

### 3. LA RUBRIQUE

La campagne d'inoculation qu'il lance à l'automne 1787 est à la fois une campagne de santé publique et d'autopromotion. Le contenu de sa rubrique va bien au-delà, et bien au-delà des «maladies régnantes et les principales précautions pour s'en préserver» annoncés dans le prospectus<sup>50</sup>. Adoptant une stratégie didactique, Odier organise son propos à partir de la liste des morts de la semaine écoulée et des principales maladies qu'il avait lui-même traitées dans sa pratique privée. Son commentaire est initié par une réflexion sur les principales causes de la mortalité, et «pour donner une idée du nombre de malades» annonce-t-il dès le premier numéro, «le Médecin rédacteur de cet article insérera sur chaque feuille de ce journal le nombre de malades qu'il aura vu dans la semaine»<sup>51</sup>. A partir de ces données et des observations faites dans sa pratique, il détaille les principales maladies du moment. Son plan rappelle l'organisation de certains almanachs où chaque semaine était assortie de mises en garde pour des maladies ou des situations sanitaires spécifiques<sup>52</sup>. La particularité de la rubrique est de proposer des sujets au plus près de la vie des lecteurs et d'offrir à ceux-ci la possibilité d'entrer en conversation avec l'auteur.

Au gré de l'analyse de l'état sanitaire, des explications médicales et de conseils disparates, Odier invente un espace qui lui permet d'adresser des messages spécifiques aux lecteurs qui sont aussi des patients potentiels. Contrairement à la pratique dans d'autres périodiques<sup>53</sup>, il ne propose pas de recettes pour des maladies spécifiques. La stratégie se révèle caractéristique de sa rubrique: expliquer les raisons de l'état sanitaire du moment, décrire les pratiques jugées dangereuses, conseiller le recours au médecin et, en dernier recours, suggérer un principe thérapeutique. Le plan suivi lui permet de prendre appui sur les préoccupations de ses lecteurs pour développer son propos. Le 8 novembre 1787, à titre d'exemple, à la suite de l'énumération des

<sup>44</sup> JdG, le 25.8.1787, p. 15.

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> La posture n'est pas propre à la médecine. Le rédacteur du *Journal de Lausanne*, Jean Lanteires, offre d'accueillir gratuitement les pauvres dans la publicité faite des différents cours qu'il donne (français, histoire, cosmologie, etc.). Voir à ce propos Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., pp. 39-40.

<sup>47</sup> JdG, le 1.12.1787, p. 72.

<sup>48</sup> JdG, le 29.12.1787, p. 109.

<sup>49</sup> C.J. Lawrence, *William Buchan: Medicine Laid Open*, «Med Hist», 19, 1975, pp. 20-35.

<sup>50</sup> *Prospectus d'un Journal de Genève*, cit., p. 2.

<sup>51</sup> JdG, le 4.8.1787, p. 3.

<sup>52</sup> Viaud, *Médecine traditionnelle*, cit., p. 16.

<sup>53</sup> C'est le cas de figure le plus fréquent du *Gentleman's Magazine* et, selon Miriam Nicoli, de près de 63% des articles médicaux du *Journal de Lausanne*. Voir aussi les almanachs étudiés par Viaud, *Médecine traditionnelle*, cit., p. 18; R. Porter, *Lay Medical Knowledge in the Eighteenth Century: the Evidence of the Gentleman's Magazine*, «Med Hist», 29, 1985, pp. 138-168: p. 149; Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., p. 44 et pp. 153-167.

décès de la semaine, Odier revient sur la mort d'une personne asphyxiée par des braises pendant son sommeil. Il en profite pour dénoncer les idées reçues (l'idée que de placer du fer avec la braise annulerait tout risque, par exemple)<sup>54</sup>. Il poursuit son explication dans le numéro suivant en insistant sur le fait que la meilleure prévention consistait à assurer un courant d'air dans la chambre<sup>55</sup>. Aujourd'hui, la rubrique offre à l'historien un aperçu des idées médicales du praticien, de sa posture professionnelle et de ses efforts d'autopromotion.

#### 4. CONTENUS MÉDICAUX ET PROFESSIONNELS

Rétif à l'idée de déléguer les prérogatives du médecin et désireux de se mettre en avant, Odier se trouve devoir concilier les intérêts professionnels et les intérêts de lecteurs qui sont globalement préoccupés par la prévention<sup>56</sup>. Comment fait-il face à cette tension ? En premier lieu, il publie les résultats de ses propres travaux<sup>57</sup>. Ses observations sur l'hydropisie du cerveau, publiées en octobre 1787, le voient décrire une nouvelle maladie sans que la finalité de l'information ne soit claire<sup>58</sup>. Il détaille ailleurs l'histoire clinique de la fièvre rouge bien connue à Genève<sup>59</sup> et propose des données sur la mortalité et l'espérance de vie<sup>60</sup>. Le choix de sujets plutôt théoriques ne relève pas du hasard. Il ne mentionne pas une découverte qu'il avait faite et publiée sur l'efficacité du traitement de la dyspepsie par le magister de bismuth pourtant largement diffusée dans ses réseaux professionnels<sup>61</sup>.

<sup>54</sup> JdG, le 8.12.1787, pp. 76-77.

<sup>55</sup> JdG, le 15.12.1787, pp. 98-99.

<sup>56</sup> Comme le rappelle par exemple G. Smith, *Prescribing the rules of health: Self-help and advice in the late eighteenth century*, in *Patients and practitioners: lay perceptions of medicine in pre-industrial society*, éd. par R. Porter, CUP, Cambridge 1985, pp. 249-254.

<sup>57</sup> Il reconnaît que ces détails ennui certains lecteurs, «mais il en est d'autres qu'ils intéresseront» (JdG, le 25.07.1789, p. 121).

<sup>58</sup> Si ce n'est en conseillant les parents de consulter dès les premiers symptômes. JdG des 29.9.1787, 10.11.1787, 17.11.1787 et 24.11.1787. La publication scientifique date de 1779, L. Odier, *Mémoire sur l'hydrocéphale interne, ou hydropisie des ventricules du cerveau*, in *Histoire de la Société royale de médecine: avec les mémoires de médecine & [et] de physique médicale...*, Société royale de médecine, Paris 1779, pp. 194-232.

<sup>59</sup> De longs développements paraissent le 24.11.1787 (pp. 68-69) et le 19.04.1788 (p. 66). Le mémoire d'Odier *Histoire de la fièvre rouge* avait été adressé à la Société Royale de médecine en 1779. (ANM, SRM, 185, dossier 15, Histoire de la Fièvre rouge..., s.d. [1779]).

<sup>60</sup> Voir le JdG des 5.1.1788, 12.1.1788, 19.1.1788, 26.1.1788, le 2.2.1788, 31.1.1789, 9.7.1791 et pour Chancy voir le JdG des 14.3.1789, 14.6.1788, et le 28.6.1788. Le travail définitif: L. Odier, *Tableau général de la mortalité de la probabilité de vie et de la vie moyenne à Genève depuis 1560 jusqu'en 1760*, «La médecine éclairée», 2, 1791, pp. 148-153.

<sup>61</sup> L'article scientifique avait été publiée peu auparavant: L. Odier, *Observations sur les effets du magistère de bismuth*, «Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie», 68, 1786, pp. 49-55.

Cette stratégie confirme sa volonté d'éviter de proposer des moyens thérapeutiques en automédication. Tout aussi significatif est le fait qu'il n'aborde pas la question de la gestion médicale des hôpitaux: le sujet l'intéressait pourtant. Le 2 Avril 1787, il avait fait paraître un article dans le *Journal de Paris* dans lequel il commentait le *Rapport des Commissaires chargés par l'Académie, de l'examen du Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu* (Paris 1786): il y soutenait la décentralisation proposée par les commissaires tout en insistant sur l'engagement de médecins à plein temps et sur la mise en place d'écoles de médecine pratique. Cette vision de l'hôpital demeure fidèle à la clinique d'enseignement où il avait fait ses études, la Royal Infirmary d'Edimbourg. Le parti pris d'ignorer cette question dans sa rubrique s'explique par la situation politique à Genève et sa propre expérience. Il avait démissionné de son poste de médecin de l'Hôpital de Genève suite à des tensions engendrées par sa volonté de promouvoir l'autorité médicale. Or, la ligne éditoriale du *Journal de Genève* vise à éviter toute tension politique: la proposition d'une réforme hospitalière pouvait être considérée comme hostile par les autorités en place.

Il est rare qu'Odier donne un conseil médical pour une condition spécifique; les conseils émergent en marge de son propos, comme le 18 août 1787 lorsqu'il préconise du repos, un régime, des boissons adoucissantes et encore des «lavements adoucissants» pour soigner les maladies bilieuses de saison, «des coliques, des diarrhées et d'autres maladies bilieuses», mais ce seulement s'il est impossible de consulter un médecin<sup>62</sup>. Des formulations similaires reviennent à différentes reprises. Le conseil donné est toujours présenté comme une mesure à prendre quand il n'est pas possible de consulter un médecin. En février 1788, il réagit à l'inquiétude suscitée chez les lecteurs devant l'importance des maladies inflammatoires en hiver en expliquant que ces maladies étaient «presque toujours causées par un changement subit de température». En conséquence, «en s'habillant chaudement, [...] en ne s'arrêtant point au froid, en ne s'exposant point à des courants d'air» il était possible de s'en prémunir<sup>63</sup>. En dépit de la perspective qu'Odier adopte (proposant peu de conseils et incitant les lecteurs à s'adresser aux membres du corps médical), les lecteurs l'incitent à donner davantage d'informations sur la prévention. Un lecteur anonyme l'énonce clairement en reconnaissant l'utilité des conseils médicaux pour «la classe des personnes qui, par eux, peuvent se passer de Médecins» tout en affirmant l'utilité pour «affermer la santé du public» de «prévenir l'usage des remèdes, en indiquant le régime, des moyens simples, en détournant

<sup>62</sup> JdG, le 18.8.1787, p. 11.

<sup>63</sup> JdG, le 16.02.1788, p. 31.

ce qui peut nuire»<sup>64</sup>. En dénonçant les idées reçues, en proposant des principes préventifs, Odier en vient à faire de la prévention un fil conducteur de la rubrique où le médecin décrit pour ses lecteurs les maladies que les Genevois risquaient d'attraper à chaque saison<sup>65</sup>.

Au gré de la rubrique, force est de constater qu'Odier livre des données qui doivent aider les malades à gérer leur quotidien et, par la même occasion, les informer sur la manière d'agir pour protéger la communauté. La durée de contagiosité – arrêtée à 9 semaines pour la petite vérole – est communiquée dans la rubrique dans laquelle il détaille le comportement à adopter pour éviter la contagion<sup>66</sup>. Ailleurs, en abordant la question de la contagiosité de la phtisie, une question complexe et débattue à cette époque, il maintient que «la Phtisie ne se communique jamais ou presque jamais d'un mari à sa femme, ou réciproquement», mais fréquemment entre frères et sœurs ou d'un parent à ses enfants<sup>67</sup>. Au-delà de tels principes, il n'a de cesse de rappeler que le premier réflexe du malade doit être de consulter un médecin. Le 11 août 1787 déjà, il s'élève contre «un préjugé bien funeste, et malheureusement trop répandu: c'est que les maladies des petits enfants ne sont pas du ressort du Médecin»<sup>68</sup>. Plus généralement, «les Médecins seuls sont appelés par leur état à acquérir ces connaissances. Ils ont seuls des droits légitimes à la confiance du public»<sup>69</sup>. L'idée que seul le médecin est compétent est récurrente et rappelée dans des développements sur la phtisie<sup>70</sup>, sur la petite vérole<sup>71</sup> et sur l'hydrocéphale: «on ne saurait trop insister auprès du Public sur la nécessité de recourir de bonne heure, et à la première apparence de ces symptômes, aux conseils d'un Docteur éclairé»<sup>72</sup>.

A côté de ses propres recherches et des principes préventifs, Odier aborde une variété de sujets médicaux en partant de l'analyse de l'état sanitaire du moment. Parmi ceux-ci figurent des sujets de préoccupation communs à la fin du siècle: l'asphyxie dans des pièces chauffées au charbon, les premiers secours aux noyés ou encore l'étouffement des nouveau-nés<sup>73</sup>. Au fil des thèmes abordés, la corrélation entre lieu et état de santé s'impose comme une variable commune, ou pour le dire autrement, Odier conçoit, comme nombre de ses

collègues<sup>74</sup>, les maladies comme étant propres au lieu. La langueur, l'hydropisie et la phtisie «sont là les principales maladies chroniques connues ici», affirme-t-il en expliquant les principales causes de décès de l'année 1787<sup>75</sup>. Dans sa première livraison, il explique que l'été est en général sain à Genève et qu'on y trouve peu de fièvres putrides caractéristiques de l'été en d'autres lieux<sup>76</sup>. En dépit de l'humidité de l'air et de la fréquence de la pluie, il ne constate que des «petits maux, des fluxions, par exemple, des rhumes légers et sans fièvre, des douleurs rhumatismes locales et passagères» et peu de maladies graves en hiver<sup>77</sup>. «Les hivers doux sont en général à Genève peu meurtriers» écrit-il encore à la fin de l'hiver 1787-1788<sup>78</sup>. Le lieu s'impose comme une variable aux côtés de la température, de la météorologie et des autres variables d'hygiène<sup>79</sup>. Les caractéristiques sanitaires du lieu sont imposées pour partie par l'environnement, mais les pratiques sociales, ce qu'il désigne par la formule «nos mœurs», y contribuent également. A Genève, par exemple, il était difficile d'éviter le contact avec des malades en temps d'épidémie de petite vérole, étant donné que «les convalescents et les malades eux-mêmes sortent en liberté et abondent dans les rues, dans les promenades et dans tous les endroits publics; qui peut se promettre d'éviter absolument leur approche?»<sup>80</sup>. Que la raison soit géographique ou sociale, la géographie médicale d'Odier va jusqu'à reconnaître des maladies spécifiques aux lieux: une rubrique sur la fièvre rouge, une maladie précise-t-il, connu à Genève depuis 30 ans seulement, «comme elle est à peine connue ailleurs que dans notre pays, telle au moins que nous l'observons ici, on ne trouverait ces détails dans aucun auteur»<sup>81</sup>.

Les observations médicales sur la région doivent permettre de cerner les caractéristiques sanitaires de sa ville et de mieux combattre les maladies des habitants. Considérées ensemble, ses contributions prennent les contours d'une véritable topographie médicale<sup>82</sup>. Fidèle à

<sup>64</sup> JdG, le 31.05.1788, p. 92.

<sup>65</sup> Il est ici encore au diapason avec d'autres auteurs publiant dans les Affiches. Voir à ce propos Feyel, *L'annonce*, cit., pp. 1170-1171.

<sup>66</sup> JdG, le 8.9.1787, p. 23.

<sup>67</sup> JdG, le 7.5.1788, p. 59.

<sup>68</sup> JdG, le 11 .8.1787, p. 7.

<sup>69</sup> *Ibidem*.

<sup>70</sup> JdG, le 22.03.1788, p. 51.

<sup>71</sup> JdG, le 6.10.1787, p. 41.

<sup>72</sup> JdG, le 17.11.1787, p. 65.

<sup>73</sup> Ce sont les mêmes thèmes que l'on retrouve dans les Affiches. Voir Feyel, *L'annonce*, cit., p. 1169.

<sup>74</sup> Le principe hippocratique est exacerbé par le courant néohippocratique en médecine. J. Pigeaud, *La Renaissance hippocratique au XVIIIe siècle, Hippokratische Medizin und antike Philosophie Verhandlungen des VIII Internationalen Hippokrates-Kolloquiums in Kloster Banz/Staffels-tein*, hrsg. v. P. Wittern und R. Pellegrin, Olms Weidmann, Zürich 1996, pp. 583-610.

<sup>75</sup> JdG, le 23.02. 1788, p. 37.

<sup>76</sup> JdG, le 04.08.1787, p. 3.

<sup>77</sup> JdG, le 29.12.1787, p. 108.

<sup>78</sup> JdG, le 12.04.1788, p. 62

<sup>79</sup> Voir par exemple l'analyse faite par Odier des maladies mortelles de l'année 1787 en JdG, le 16.02.1788 et le 23.02.1788.

<sup>80</sup> JdG, le 8.09. 1787, p. 23.

<sup>81</sup> JdG, le 17.05.1788, p. 82 et le 24.05.1788, p. 87.

<sup>82</sup> C'est alors un projet commun orchestré par la Société royale de médecine de Paris: J.-P. Peter, *Aux sources de la médicalisation, le regard et le mot: le travail des topographies médicales*, in *Populations et cultures, études réunies en l'honneur de François Lebrun*, Amis de François

sa quête savante, l'ambition de l'auteur est de découvrir la nature précise du lien entre la santé et l'atmosphère du lieu. Il avoue d'emblée que «l'opinion générale des Médecins sur le rapport de ces maladies avec l'état de l'atmosphère n'est donc à proprement parler qu'une hypothèse vraisemblable»<sup>83</sup>. Pour confirmer cette hypothèse, il «importe de la soumettre enfin à un examen plus rigoureux, et de la juger, non sur de simples conjectures, sur des assertions dénuées de preuves positives, sur des aperçus vagues et généraux, mais par une longue suite de faits bien circonstanciés et assez nombreux»<sup>84</sup>. Outre les données sur l'état sanitaire et la mortalité, les données météorologiques et atmosphériques publiées dans le journal constituent, selon Odier lui-même, l'occasion d'apporter des réponses quant à «la salubrité des saisons dans ce climat, de l'influence de la chaleur et du froid sur la santé, à l'origine des épidémies, à leur durée, à leur rapport avec la température de l'air, etc.»<sup>85</sup>. Les résultats de ce travail paraissent le 25 juillet 1789: il publie deux tableaux des maladies traitées en août, l'une pour août 1787 et l'autre pour août 1788. La comparaison lui permet de conclure que les mêmes maladies régnaient à une année d'intervalle, mais «en 1787 il y a eu plus de diarrhées et moins de coliques, de catarrhes, de phtisies et de fièvres intermittentes qu'en 1788»<sup>86</sup>. L'année suivante, il ajoute encore les données d'août 1787 à juillet 1790 qui confirment un constat mentionné l'année précédente: les femmes sont plus nombreuses que les hommes à consulter le médecin. En effet, on sait aujourd'hui que si les hommes consultaient davantage le médecin au XVII<sup>e</sup> siècle, les choses s'inversent au début du XIX<sup>e</sup>, précisément à la période d'activité d'Odier. Cette progression peut être expliquée par une demande accrue en soins pour des maladies féminines<sup>88</sup>. Dans sa rubrique, Louis Odier l'explique par le plus grand nombre de femmes en ville qui «sont naturellement plus faibles, plus délicates et plus susceptibles d'être aisément affectées par les variations de l'atmosphère»<sup>89</sup>.

Au-delà de la valeur statistique plutôt faible des résultats d'Odier, leur intérêt réside dans l'attitude du médecin, qui sans prétendre conclure sur cette ques-

tion, se propose de multiplier de telles observations et de les corrélérer avec des observations météorologiques, avant de pouvoir en tirer des corrélations. Il explore ainsi un paradoxe: le nombre constaté de diarrhées, fièvres bilieuses et coliques du mois d'août pendant la période la plus chaude. L'explication qu'il trouve est logique: «ces maladies sont plutôt l'effet du froid relatif, c'est-à-dire, des changements subits de température, que celui du froid absolu, qui produit des inflammations plus décidées»<sup>90</sup>; le thermomètre révèle que les variations sont fortes en été, progressant subitement de 17 à 18 en quelques heures. S'il se retient de construire des systèmes théoriques, il lui arrive d'émettre une hypothèse.

## 5. FAUX SOIGNANTS ET FAUSSE MÉDECINE

Louis Odier, lui-même diplômé d'Edimbourg, défend explicitement l'autorité du docteur en médecine et n'hésite pas à critiquer d'autres soignants. Dans sa toute première rubrique, par exemple, il réagit au décès de quatre personnes suite à une noyade en critiquant la précaution indiquée par MM. les Chirurgiens dans la *Feuille d'avis* du premier août, «considérant qu'elle contribue sans-doute à rendre les accidents plus fréquents, et les secours moins efficaces». Or, selon Odier, l'avis des chirurgiens explique l'insuccès des secours portés aux noyés à Genève par le fait que la mortalité «dépend principalement de l'habitude où l'on est de se baigner immédiatement après les repas, ou peu de temps après»<sup>91</sup>. Odier juge cette remarque inefficace. Il propose pour sa part des «frictions légères, mais longtemps continuées, avec des flanelles ou des linges bien chauds, l'introduction d'air chaud dans les poumons en soufflant par la bouche des noyés, et des lavements d'eau salée»<sup>92</sup>. Ces conseils diffèrent sensiblement des recommandations des autorités qui préconisaient encore l'année précédente outre les frottements, de frapper le corps du noyé avec des orties, et par l'entremise du médecin ou d'un chirurgien seulement, de souffler de l'air «par la bouche, ou le fondement»<sup>93</sup>. Odier adopte ainsi le projet d'imposer par la presse des normes modernes et cautionnées par la médecine de son temps, un projet que

Lebrun, Rennes 1989, pp. 103-111; C. Hannaway, *The Société royale de médecine and Epidemics in the Ancien Régime*, «Bull Hist Med», 46, 1972, pp. 257-273.

<sup>83</sup> JdG, le 25.7.1789, p. 120.

<sup>84</sup> *Ibidem*.

<sup>85</sup> JdG, le 17.11.1787, p. 64.

<sup>86</sup> JdG, le 25.7.1789, p. 122.

<sup>87</sup> M. Baschin, E. Dietrich-Daum and I. Ritzmann, *Doctors and Their Patients in the Seventeenth to the Nineteenth Centuries*, «Clio Medical», 96, 2015 (*Medical Practice 1600-1900. Physicians and Their Patients*, ed. by M. Dinges et al.), pp. 39-70: 46-50.

<sup>88</sup> Ivi, pp. 49-50.

<sup>89</sup> JdG, le 23.10.1790, p. 168.

<sup>90</sup> *Ibidem*.

<sup>91</sup> *Feuille d'avis de Genève*, 1<sup>er</sup> août 1787, p. 371.

<sup>92</sup> JdG, le 4. 8.1787, p. 3. Il développe la procédure plus en détail dans les conseils qu'il adresse pour raviver les asphyxiés (JdG, le 22.12.1787, p. 103). La modernité des considérations d'Odier se lit dans le renoncement à la pratique de souffler dans le fondement du noyé. Voir à ce propos: A. Serdeczny, *Du tabac pour le mort, une histoire de la réanimation*, Champ Vallon, Paris 2018.

<sup>93</sup> Ordonnance du 26 juin 1786. Cité dans JdG, le 5.07.1788, pp. 110-111.

l'on retrouve sous la plume de docteurs qui rédigent des textes pour les *Affiches*<sup>94</sup>.

Outre les autres professionnels, les idées reçues suscitent aussi la réprobation de Louis Odier. Il n'a de cesse de dénoncer «des remèdes et des soins empiriques»<sup>95</sup>, les conceptions fausses répandues dans la population. «C'est [...] une erreur de croire que par quelques préparations on peut ôter à la petite-vérole sa malignité»<sup>96</sup> ou, ailleurs, d'espérer échapper aux méfaits de l'air fixe «en mettant un morceau de fer dans la bassine dans laquelle elle brûle»<sup>97</sup>. L'idée qu'il faille attendre que l'enfant ait au moins l'âge de trois ans avant de l'inoculer serait «un préjugé funeste qu'il importe de dissiper»<sup>98</sup>. C'est également «une erreur de croire» écrit-il en abordant la question des coliques et des diarrhées, «qu'il faille toujours les traiter par des remèdes évacuants»<sup>99</sup>. Ce principes, explique-t-il, reposent sur d'anciens paradigmes médicaux: «une grande partie du Public, imbu depuis bien des siècles de leurs théorie, les a conservées par tradition, et se conduit en conséquence»<sup>100</sup>. Au-delà des préjugés, et sans apporter de preuves ou d'exemples précis, il n'hésite pas à corréler les morts aux agissements des soignants empiriques. Cette campagne est avant tout de nature diffamatoire. Elle ne repose pas sur l'analyse de cas particuliers, mais sur des *a priori*: les irréguliers sont dépeints d'office comme des acteurs intéressés et dangereux. Il s'en indigne longuement<sup>101</sup>. Des malades seraient morts ensuite de remèdes conseillés par des «comères ou des voisins qui prétendaient s'y connaître»<sup>102</sup>, des hydrocéphales auraient souffert des «remèdes des empiriques, [d]es potions et [d]es poudres prescrites au hasard» par des «voisins et autres donneurs d'avis non-autorisés»<sup>103</sup>. En somme, Odier incite ses lecteurs à faire confiance aux seuls médecins.

## 6. LES LECTEURS: RÉACTIONS

Les lecteurs du *Journal de Genève* sont bien présents. Ils se montrent intéressés tant par la forme que le fond; certains demandent davantage de variété, d'autres des choses légères qui fassent rire. Un véritable dialogue parcourt à l'occasion les colonnes du journal et et les avis

des lecteurs sont publiés. Le bilan que dresse un lecteur à l'occasion de la première année d'existence du journal fait la part belle à la rubrique médicale: «le *Journal de Genève*, en persuadant [de] l'importance de l'inoculation de la petite-vérole, a sauvé plusieurs victimes de la petite-vérole naturelle; il a engagé divers malades à consulter des Médecins dans le moment convenable et à prévenir des maux plus fâcheux; il a réveillé l'attention du Public sur des objets intéressants [...]»<sup>104</sup>. D'autres lettres et commentaires publiés dans le journal signalent que la rubrique est lue attentivement. Un lecteur inspiré par «les sages précautions» énoncées par Odier pour se prémunir contre la vapeur de braise (dans des numéros antérieurs<sup>105</sup>) propose une innovation technique<sup>106</sup>. Un second lecteur enthousiaste regrette explicitement la raréfaction des interventions d'Odier à l'été 1788: «les articles de médecine pratique qu'on lisait dans votre Journal il y a quelque temps m'engagèrent à le prendre, parce que j'espérois y trouver des moyens pour conserver la santé de ma famille, et la préserver autant qu'il serait possible des maladies régnantes. J'ai profité des conseils sages que M. le Docteur Odier a donné patriotiquement à ses Concitoyens»<sup>107</sup>. D'autres lecteurs interviennent sur le contenu de la rubrique. Un lecteur s'étonne dans sa lettre qu'Odier n'ait pas publié le produit du recensement pour aborder la mortalité. Odier répond dans le même numéro en publiant les recensements de 1785, 1786 et 1787. Il précise cependant, que pour calculer la probabilité de vie, l'extrait mortuaire suffit et donne une explication méthodologique<sup>108</sup>. Un second avoue avoir été «jusqu'à présent fort effrayé du nombre prodigieux de malades, annoncé dans notre journal»<sup>109</sup> ce qui le laissait penser qu'il y aurait 1000 à 1200 malades dans la ville soignés par le corps médical. Il s'en console en concluant que la médecine devait être efficace étant donné que la mortalité était relativement basse... Au-delà des lettres de lecteurs, la pression du lectorat sur les contenus se lit dans les justifications faites par Odier de ses choix. Le 17 octobre 1787, par exemple, il entame sa rubrique en signalant qu'«on nous a demandé plusieurs fois ce que voulait dire cette indication du nombre de malades. Nous l'avons expliqué dans le n°1 de ce Jour-

<sup>94</sup> G. Feyel, *L'annonce*, cit., pp. 1164-1165.

<sup>95</sup> JdG, le 11.8.1787, p. 7.

<sup>96</sup> JdG, le 1.9.1787, p. 19.

<sup>97</sup> JdG, le 8.12.1787, p. 76.

<sup>98</sup> JdG, le 19.9.1787, p. 37.

<sup>99</sup> JdG, le 18.8.1787, p. 11.

<sup>100</sup> JdG, le 6.10.1787, p. 40.

<sup>101</sup> Ivi, p. 41.

<sup>102</sup> JdG, le 8.12.1787, p. 41.

<sup>103</sup> JdG, le 17.11.1787, p. 65.

<sup>104</sup> JdG, le 2.8.1788, p. 128.

<sup>105</sup> JdG, les 8.11.1787 et 10.1.1789.

<sup>106</sup> JdG, le 24.01.1789, p. 11.

<sup>107</sup> JdG, le 27.11.1788, p. 216. Il poursuit: «Je les ai communiqué [sic] avec le même succès à quelques uns de mes amis. Armé de ses bons raisonnemens, j'ai engagé plusieurs personnes à faire inoculer leurs enfans; j'ai empêché les suites funestes de la Fièvre-Rouge, j'ai rendu quelques personnes attentives au commencement de la Phtisie, et je puis vous assurer que je m'étois reconcilié avec la médecine en voyant les succès qui accompagnent les conseils de bons Médecins».

<sup>108</sup> JdG, le 3.5.1788, pp. 74-75.

<sup>109</sup> JdG, le 26.09.1789, p. 158.

nal, mais il paraît nécessaire de le répéter»<sup>110</sup>. Le 16 février 1788, il explique qu'«il nous est revenu que bien des gens ont pris l'alarme»<sup>111</sup> en apprenant l'importance des maladies inflammatoires en hiver. Un peu moins d'une année plus tard, en proposant une analyse de l'extrait mortuaire de Chancy, il se justifie par le fait que «plusieurs de nos Lecteurs désirant de connaître les différences qui peuvent se trouver entre la ville et les paroisses de la campagne»<sup>112</sup>.

Après plus de huit mois de parution régulière, le 12 avril 1788, survient la première remise question ouverte de la rubrique. A cette date paraît une lettre adressée par «une compagnie d'abonnés» dans laquelle les auteurs anonymes critiquent le contenu de la rubrique: «ils trouvaient les observations du savant médecin sur les morts de Genève très intéressantes pour tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir, mais trop étendues pour ceux qui ne s'en occupent pas, et propres à porter l'amertume dans l'âme des hommes faibles, qui n'aiment pas à penser à leur destruction»<sup>113</sup>. La réponse d'Odier figure dans le même numéro. Il conteste cette interprétation: «j'ai vu des Capitalistes calculer la probabilité de vie d'après ce Tableau, et se féliciter des longues jouissances de rentes viagères qu'il leur promet; j'ai vu des jeunes Demoiselles en parcourir les résultats et sourire à l'idée qu'il y avait trois à parier contre un qu'elles se marieraient un jour» et estime que la cause véritable de leur désapprobation serait l'article sur le livre de M. Louis sur l'incertitude des signes de la mort. Il conclut, «ne lisez pas les articles que j'insère dans le journal, s'ils vous alarment; mais permettez que je croie de mon devoir de parler des malades et même de la mort, tant que je verrai quelque possibilité à prévenir les unes et à reculer l'autre par mes avis»<sup>114</sup>.

## CONCLUSION

La posture adoptée par Louis Odier dans sa rubrique médicale est complexe et relève de stratégies de communication qui s'articulent autour de deux axes. D'abord, le médecin cherche à recruter de nouveaux clients en se faisant connaître. La rubrique lui permet d'entrer en contact avec des lecteurs qui lui sont inconnus: il se présente comme un médecin altruiste qui cherche le bien des lecteurs en leur proposant des informations médicales et en offrant des conseils et des ser-

vices médicaux gratuits pour les plus démunis. Ses choix de sujets, à la fois savants et proches des préoccupations des lecteurs au moment de la parution du numéro en question, témoignent de sa capacité d'écoute et de sa faculté à proposer du contenu pertinent. Ensuite, Odier adresse des messages qui doivent aussi toucher ceux qui le consultent déjà (ou un de ses collègues), en insistant lourdement quand le recours au médecin lui paraît souhaitable, voire nécessaire. Ici, il énonce nombre d'idées qu'il rechigne à aborder en particulier: il s'indigne du recours de ces contemporains à des soignants empiriques, des femmes soignantes et autres pourvoyeurs de soins traditionnels. La rubrique lui permet ainsi de dénoncer des pratiques de recours qu'il ne peut aborder en singulier, sachant qu'il aurait adressé ainsi une critique directe à son client coupable de recourir à un soignant irrégulier. Il affirme crânement la supériorité du médecin sur la pratique médicale qui est nettement plus difficile de justifier en particulier, et ce au nom de l'intérêt des malades. En somme, la rubrique lui permet aussi d'adresser des messages aux patients, ce qu'il ne pouvait faire de face sans les vexer. Le contenu médical de la rubrique de Louis Odier dans le *Journal de Genève* est ainsi à la fois savant et proche des attentes des lecteurs. Les réactions de ces derniers signalent qu'il s'agit d'une section bien lue du journal, une section que certains apprécient pour les informations pratiques qu'on y trouve, d'autres pour les explications théoriques et les observations qui y sont proposées. Les pages du journal permettent ainsi au médecin d'adresser des conseils à l'ensemble des lecteurs en abordant des questions qu'il serait autrement long et fastidieux de répéter. Le journal ôte à l'échange le ton culpabilisant que pouvait avoir un échange entre médecin et malade sur la cause possible d'une maladie spécifique.

Aux yeux d'Odier, la rubrique est un succès. Cinq mois après sa première livraison, il se déclare lui-même favorablement étonné: «comme, sans me vanter, c'est la partie médicale qui le soutient, je suis presque fâché de n'en avoir pas eu l'idée plutôt»<sup>115</sup>, écrit-il à un collègue après cinq mois de rubrique régulière. Il estime lui-même que la rubrique était responsable d'une progression importante de sa clientèle qui se lit dans ses livres de comptes<sup>116</sup>. Une analyse plus fine révèle qu'outre une augmentation du nombre de consultations de malades de la ville, le nombre de notables des villages catholiques et protestants des environs à s'adresser à lui progresse considérablement<sup>117</sup>. Hormis le deuxième souffle donné à sa pratique, la rubrique fait de lui une figure connue et

<sup>110</sup> JdG, le 17.11.1787, p. 64.

<sup>111</sup> JdG, le 16.02.1788, p. 31.

<sup>112</sup> JdG, le 14.06.1788, p. 98.

<sup>113</sup> JdG, le 12.4.1788, p. 63. Roy Porter relevait qu'en dépit du niveau très savant des contributions médicales publiées dans le *Gentleman's Magazine*, les lecteurs ne s'en plaignent pas (*Laymen*, cit., p. 291).

<sup>114</sup> JdG, le 12.4.1788, p. 64.

<sup>115</sup> BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, le 30.12.1787.

<sup>116</sup> Rieder, *Le monde*, cit., p. 113.

<sup>117</sup> Ivi, pp. 207-208.

lui ouvre d'autres portes. Après avoir été candidat malheureux au parlement genevois pendant presque quinze, il y est élu en 1788, soit selon sa propre analyse, grâce à sa contribution dans le *Journal de Genève*<sup>118</sup>.

C'est peut-être là l'origine du ressentiment, le «murmure» évoqué par Odier lui-même, pour justifier l'espacement de ses contributions dans le journal. C'est certainement l'élément qui déclenche son retrait. Toutefois d'autres événements justifient son désengagement après l'été 1788: la maladie et la mort de son fils Ami<sup>119</sup> et encore la perte de sa fortune dans des spéculations financières à la même époque<sup>120</sup>.

---

<sup>118</sup> BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 3.1.1788.

<sup>119</sup> Son décès est annoncé: JdG, le 28.03.1789.

<sup>120</sup> Rieder, *Le monde*, cit., pp. 89-97.